

# **HIMBY (HOT IN MY BACKYARD) : ATELIERS DE RECHERCHE-ACTION SUR LE « SENTIRE COMUNE » DU CHANGEMENT CLIMATIQUE**

**Entretien avec le collectif HIMBY<sup>1</sup>**

**Réalisé par Francesco Staro<sup>2</sup>**

Si le changement climatique est un sujet de plus en plus visible dans les médias et dans la sphère publique, le débat y est dominé par des représentations du « climat qui change » en termes de risque, d'effondrement et de catastrophe naturelle. Les métaphores culturelles utilisées rendent la crise climatique impensable : il faudrait ainsi trouver des solutions « prêtes à l'emploi » pour un climat en « crise », considéré comme un problème à résoudre de toute urgence avant qu'il ne soit trop tard, alors qu'en fait l'expérience de ces processus s'inscrit dans des temporalités différentes et fait l'objet de discussions intergénérationnelles.

HIMBY (Hot In My Backyard), est un collectif né en 2020 de l'initiative d'un groupe d'anthropologues en partie liés à l'université Bicocca de Milan et à l'université de Bergame (Italie), et réunissant des experts de plusieurs horizons (sociologie, économie, pédagogie active) pour expérimenter de nouvelles formes de communication et d'activation sociale sur le thème du changement climatique comme enjeu public et culturel. Le collectif propose des ateliers de formation et des parcours de recherche-action avec des adultes, des enfants et des enseignants pour construire une citoyenneté climatique et environnementale, à partir d'un travail sur les perceptions quotidiennes et partagées du changement climatique. L'entretien qui suit a été réalisé en janvier 2022 avec trois membres du collectif.

---

**1** [info@himby.org](mailto:info@himby.org)  
<https://hotinmybackyard.wordpress.com>

**2** Université Paris 8/laboratoire LAVUE  
Courriel : [francesco.staro@gmail.com](mailto:francesco.staro@gmail.com)

### **Comment est né votre collectif ?**

HIMBY est né de la rencontre d'un groupe d'anthropologues travaillant sur les questions environnementales, qui ont ensuite été rejoints par d'autres personnes mobilisées sur les questions environnementales dans différents domaines (coopération internationale, pédagogie active), et intéressées à traduire les langages et les résultats de la recherche scientifique en participation active. Ce collectif a été formé pour répondre à la nécessité de construire un alphabet social « par le bas », c'est-à-dire dans les contextes publics les plus divers, afin d'élaborer et de comprendre le changement climatique non seulement comme une question géophysique ou d'expertise, mais aussi comme une question sociale et culturelle. Nous avons commencé par des ateliers internes pour expérimenter de nouvelles pratiques de communication sur le changement climatique et l'économie du carbone. La plupart de ces ateliers ont coïncidé avec le début de la pandémie de la Covid-2019 et tout le processus de redéfinition de l'espace public dans l'émergence... Le déroulement des ateliers a en tout cas mis en évidence le besoin de porter l'attention sur les dimensions culturelles et sociales mises en jeu par la crise climatique, et d'en faire un outil public. D'où le nom que nous nous sommes choisi, « Hot In My Backyard » : il s'agit de trouver un langage et des outils communs pour discuter et analyser la crise climatique dans ses dimensions locales, et pas seulement comme des processus éloignés dans le temps et l'espace.

Nous avons remarqué que les sentiments d'accablement et d'impuissance que nous ressentons tous face à la question du changement climatique sont si angoissants qu'ils ne laissent aucune place à une élaboration publique de ces phénomènes, pouvant même bloquer la pensée critique ou l'action collective. Nous sommes partis des blocages culturels autant que des désirs associés à un climat changeant afin de construire une « boîte à outils », de nouvelles catégories analytiques pour comprendre les multiples questions sociales et culturelles qui s'enchevêtrent lorsque nous parlons du changement climatique dans nos vies, nos expériences, en relation avec la dynamique planétaire. Nous mettons en jeu des métaphores comme formes de connaissances nouvelles ou renouvelées pour démêler cet écheveau, et pour parler du changement climatique d'une manière différente.

**Plutôt que de prouver la véracité des thèses sur le changement climatique en convoquant des autorités expertes ou en traduisant des recherches scientifiques dans un langage accessible à un public de non-spécialistes, votre méthodologie de travail se concentre sur une approche horizontale de la connaissance. En quoi cela consiste-t-il ?**

Pour animer les ateliers, nous combinons les outils de l'anthropologie culturelle (ainsi que d'autres formes de connaissance) avec des pratiques de participation

et de pédagogie active, des formes de communication non hiérarchiques et l'expérimentation de techniques théâtrales et corporelles inspirées de la pédagogie des opprimés de Paulo Freire et des méthodologies d'éducation populaire. L'apprentissage se fait principalement par l'écoute des autres, mais aussi par des moments d'activation avec les participants. Cela permet, entre autres, de créer une atmosphère légère pour faire « fondre » la panique de la crise climatique à travers des parcours d'apprentissage ouverts aux représentations, aux dimensions émotionnelles et aux perceptions culturelles que chacun des participants apporte. Plus le groupe de participants est diversifié, plus l'atelier sera intéressant.

Au cours des ateliers, nous nous appuyons sur des études de cas ethnographiques qui sont discutés avec les participants. Le « voyage long » de l'anthropologie sur des terrains de recherche éloignés nous aide à prendre conscience d'autres modèles pour donner du sens aux relations environnementales, ainsi qu'à identifier les métaphores du monde et de l'environnement qui nous empêchent de voir les nombreuses dynamiques accélérées de la crise climatique, et de les concevoir comme un enjeu collectif. Nous nous sentons tous inadaptés face au gigantisme de ce qui nous arrive, et ce sentiment commun est très libérateur. Il est aussi libérateur de pouvoir parler du changement en cours, de pouvoir penser au changement climatique sans se sentir accablé, débordé, mais en commençant à partager un « alphabet social » avec lequel s'orienter culturellement dans cette crise.

On voit donc quelle est l'utilité sociale des outils anthropologiques, car ils fournissent des clés de lecture pour adopter des points de vue différents permettant d'affronter des problèmes qui semblent autrement insurmontables. Nous voulons éviter que, face à l'immensité de la crise climatique, nous choisissons de ne pas agir parce que nous ne savons pas par où commencer, ou que nous nous limitions à faire du changement climatique un objet d'étude, quelque chose de distant en quelque sorte... Les changements en cours peuvent générer de nouveaux outils d'analyse et d'action, et cela dépend de la manière dont nous observons le monde qui change, et pas seulement le climat, mais aussi les formes politiques et sociales de gestion de la crise, les nouvelles formes de consommation. Il s'agit de rendre visible l'économie du carbone, et arriver à parler du CO<sub>2</sub> comme d'un fait social et quotidien, et pas seulement comme un objet de savoirs experts.

La combinaison des outils de l'anthropologie et des pratiques de la pédagogie active nous a conduit à donner une place aux expériences et au vécu des personnes participant aux ateliers, à leurs représentations de ce qu'est la « nature », le « climat » ou l'« atmosphère », ou encore l'« Anthropocène », afin de comprendre comment évoluent nos relations avec l'environnement.

D'autres catégories analytiques et outils culturels proviennent de la critique littéraire, de l'écologie politique, de l'histoire de l'environnement et de tous ces domaines de connaissance qui cherchent à se reformuler face à la crise épistémologique du dualisme nature/culture. Nous avons décidé de porter ce discours dans la rue, dans des contextes publics et d'action collective, et bientôt dans les écoles, en nous émancipant de la vulgarisation scientifique.

**Est-il possible que les sentiments négatifs associés à la crise climatique laissent la place à des sentiments « positifs », partagés et générateurs de nouvelles pratiques sociales et formes de citoyenneté ?**

En abordant les dimensions sociales et culturelles de la crise climatique dans l'espace public, notre collectif s'est inséré dans le vide laissé par la vulgarisation scientifique des sciences dures et par l'éducation à l'environnement. Si les activités de vulgarisation sont souvent éloignées de la manière dont les sociétés comprennent et ressentent cette crise, les initiatives d'éducation à l'environnement ont du mal à aborder les aspects culturels imbriqués dans l'environnement et les dynamiques de co-production ou de « naturalisation » des milieux naturels, comme les études transdisciplinaires sur les « natures en ville » le montrent bien. Nous nous intéressons à la réalité des changements environnementaux accélérés que nous connaissons, d'autant plus dans les contextes métropolitains. Plutôt que d'encourager la diffusion de bonnes pratiques pour réduire les émissions de CO<sub>2</sub>, de blâmer ou de rendre les individus responsables, nous voulons comprendre quels autres outils sont disponibles pour comprendre ce qui se passe, et pour s'activer collectivement. Notre approche est différente de la vulgarisation scientifique et des analyses expertes, y compris celles du monde universitaire dont certains d'entre nous sont issus, et qui ne parviennent pas à se traduire en outils civiques, municipaux, à une échelle locale.

Il s'agit de trouver les outils de partage pour parler du changement climatique non seulement en termes d'« effondrement », de crise ou de catastrophe naturelle, dans les lieux qui nous appartiennent. Par exemple, nous pouvons parler des saisons et du fait que nous ne nous sentons plus soignés ou pris en charge par notre environnement. De nouvelles métaphores nous permettent de mieux comprendre notre interdépendance avec l'environnement, nos relations mutuelles, mais aussi de rendre compte des émissions de dioxyde de carbone en tant qu'expression de relations de pouvoir, de priviléges et de formes d'inégalité. La première étape consiste donc à se comprendre, à trouver un terrain d'entente : nous écoutons la réaction de chacun face à une couverture médiatique catastrophique, au langage scientifique quantitatif, ou aux sentiments de culpabilité que nous éprouvons à l'égard de nos modes de consommation... Les mots auxquels nous sommes habitués pour parler du changement climatique dans le débat public nous empêchent d'agir et nous individualisent. Repartons de nos

propres émotions pour trouver des outils ou des pratiques sociales d'activation commune. Nous partageons nos dilemmes et nous découvrons qu'ils sont les mêmes que ceux des autres, qu'ils dépendent souvent des représentations culturelles qui nous empêchent de comprendre la complexité de la crise climatique.

**Comment les activités proposées par HIMBY dans l'espace public peuvent-elles contribuer à la recherche anthropologique sur le changement climatique ?**

Grâce aux ateliers, un nouvel espace est créé pour la recherche/action sur ces questions. Il ne s'agit pas d'événements isolés, mais d'une série d'ateliers, ce qui permet aux participants de se connaître et de construire des relations au fil des rencontres. C'est un processus de recherche-action qui est aussi un processus d'apprentissage collectif.

L'un des thèmes abordés lors des ateliers concerne le lien entre la félicité individuelle et la félicité collective. Il s'agit là d'une question marginale dans le débat public sur la crise climatique, car dans notre société, la félicité est principalement conçue en tant que sentiment individuel, de liberté de choisir, de consommer... Au contraire, un débat très intéressant a émergé sur la manière dont la question climatique rend visibles les liens qui unissent la liberté individuelle à la félicité collective.

Nous nous rendons compte que la méthodologie des ateliers est aussi une ressource importante pour les activités de formation en milieu universitaire, où les techniques pédagogiques sont souvent sous-évaluées et peu explorées. Les chercheurs ne sont pas nécessairement de bons formateurs et disposent de peu d'outils pédagogiques et didactiques. HIMBY propose une approche à la connaissance basée sur le partage et non sur la hiérarchie, afin de trouver des moyens d'apprendre mais aussi de partager ce que nous savons déjà, en partant des émotions, des expériences, des connaissances et des perceptions des participants.

**Pour votre collectif il est impératif de combiner recherche scientifique et engagement civique pour sortir de la crise climatique et de l'économie du carbone, c'est bien cela ?**

Oui, et l'organisation interne de notre association reflète cette approche. Ce n'est pas un hasard si HIMBY n'a pas été compatible avec le modèle d'une société de conseil ou d'un « spin-off » universitaire. Nous avons exploré cette dernière possibilité lors de la création du collectif, et avons essayé de comprendre comment enregistrer une structure sans constituer une entreprise ni proposer un produit technique brevetable. Nous nous sommes heurtés aux processus compétitifs et hiérarchiques d'un modèle économique qui se fatigue à « innover » à tout prix, y compris lorsqu'il s'agit simplement de créer une coopérative ou une association,

et alors que, selon nous, ces deux modèles ont fait leurs preuves et sont des voies durables à suivre.

L'effort pour construire une dynamique associative a été important. Cela prend du temps, et il aurait été plus simple de créer une structure plus hiérarchisée. Comme le précise notre statut, « le travail volontaire est accompli à titre personnel, spontanément et gratuitement, sans but lucratif, même indirect, et exclusivement dans un but de solidarité ». Nous essayons de trouver un équilibre entre le travail non rémunéré et la participation à des projets financés afin de permettre à notre association d'être économiquement viable, mais aussi de proposer des ateliers gratuits.

Au-delà de la diversité des intérêts personnels, les membres du collectif partagent une vision de l'anthropologie comme engagement social. Il serait intéressant de comprendre si cette convergence est liée à un parcours commun aux anthropologues d'une certaine génération, ou si elle est plutôt liée aux thèmes et au contexte d'intervention de HIMBY.

### **Quels sont vos projets en chantier ?**

Après une première phase où nous sommes intervenus principalement dans des contextes académiques et liés à l'anthropologie, nous commençons maintenant à proposer des activités d'atelier aux associations, aux ONG et dans d'autres contextes publics, et à expérimenter des ateliers dans des écoles avec des enfants et leurs enseignants, ou avec de jeunes adolescents. L'approche transdisciplinaire est inévitable. En nous appuyant sur les clés anthropologiques que nous connaissons, nous recherchons des connexions et des collaborations avec les sciences naturelles et les arts visuels afin de sortir des clivages académiques et scientifiques. Il y a encore peu d'expériences similaires à la nôtre, comme par exemple le collectif Carbon Conversations, né en Angleterre et aujourd'hui actif aussi en France. Nous avons soif de nous confronter à d'autres réalités, et c'est leur dimension expérimentale qui nous intéresse.

En général, dans les différents contextes où nous avons proposé nos ateliers, nous avons eu de très bons retours, et nous continuerons à affiner nos outils. Pour l'instant, nous avons le sentiment de combler un manque profondément ressenti, sur le plan social, culturel et émotionnel, ainsi qu'en termes d'espaces publics pour aborder la question du changement climatique de manière constructive et non angoissante, tout en contribuant au débat scientifique sur ces questions.

---

## RÉSUMÉ

Entretien avec HIMBY (Hot In My Backyard), un collectif d'anthropologues italiens qui propose des ateliers de formation et des parcours de recherche-action pour faire sortir le débat sur le changement climatique de la sphère académique, et pour comprendre le changement climatique non seulement comme une question géophysique ou d'expertise, mais aussi comme une question sociale et culturelle.

**Mots-clés : Changement climatique, économie du carbone, recherche-action, pédagogie active, émotions.**

---

## SUMMARY

**Himby (Hot In My Backyard): Action Research Workshops on the Everyday Perceptions of Climate Change**

Interview with HIMBY (Hot In My Backyard), a group of Italian anthropologists proposing training workshops and action-research to bring the climate change debate out of the academic sphere, and to apprehend climate change not only as a geophysical or technical issue, but also as a social and cultural issue.

**Keywords: Climate change, carbon economy, action research, active pedagogy, emotions.**